

L'écho

文

de l'étroit chemin

N°02 - décembre 2011

JOURNAL TRIMESTRIEL EN LIGNE
DE L'ASSOCIATION FRANCOPHONE DES AUTEURS DE HAÏBUN
A.F.A.H.

L'étroit chemin

<http://letroitchemin.wifeo.com/>

SOMMAIRE

Edito : Danièle Duteil	p. 3
Du bon usage du <i>haïku</i> dans le récit, dit <i>haïbun</i> : Olivier Walter	p. 4
Haïbun contre kabun : Danièle Duteil	p. 7
Sélection haïbun	p. 9
- <i>Couleurs</i> , par Alain Marsallon	p. 9
- <i>Le chemin de Luzette</i> , par Hélène Massip	p. 11
- <i>Lignes de vie</i> , par Monique Mérabet	p. 14
- <i>À l'ombre du chemin</i> , par Choupie Moysan	p. 16
Coup de cœur : Danièle Duteil	p. 18
Atelier d'écriture : Jean Antonini	p. 19
Annonces :	p. 30
- Rendez-vous de l'AFAH	p. 30
- Appels à <i>haïbun</i>	p. 32
- Parution	p. 33
Adhésion :	p. 33



ÉDITO

Chaque homme doit inventer son chemin, Ovide

Dans de nombreuses traditions, l'image du chemin symbolise la quête de l'Être et le voyage initiatique vers la Connaissance. Matsuo Bashō, qui a consacré les dix dernières années de sa vie à voyager, n'aurait certes pas affirmé le contraire. Dans sa présentation de OKU NO HOSO-MICHI, *L'étroit chemin du bout du monde*¹, Alain Walter ne parle-t-il pas, effectivement, d'un « voyage au fin fond du pays, voyage au fond des choses et des êtres, vers le fond de la parole : quête à la fois physique et langagière du Sens et de la Réalité ultime » ?

Le chemin est le thème de ce N°2. Chaque haïjin en a proposé sa vision originale et son interprétation personnelle à partir de son expérience ou de son imaginaire propre. Chemins véritables ou chemins symboliques, tous apportent leur lot d'expériences minuscules ou majuscules, de rencontres, de découvertes, de révélations, d'épreuves qui sont autant de pas vers la connaissance de soi, des liens qui relient les êtres les uns aux autres, du monde, du sens de la vie et de la mort ou l'approche du sacré.

Le jury a reçu vingt-sept haïbun, quatre ont été sélectionnés : *Couleurs* d'Alain Marsallon, *Le chemin de Luzette* d'Hélène Massip, *Lignes de vie* de Monique MÉRABET et *À l'ombre du chemin* de Choupie Moysan.

Ce numéro propose également un article de fond d'Olivier Walter, invitant à un usage parcimonieux du *haïku* dans le *haïbun* ; une brève étude comparative entre le *haïbun* et le *kabun* par moi-même ; un exemple d'atelier *haïbun* mené par Jean Antonini.

À la fin de ce deuxième numéro de *l'Écho de l'étroit chemin*, figurent les appels à *haïbun* pour les prochains numéros, suivis du calendrier des rencontres de l'AFAH au 1^{er} semestre 2012.

¹ OKU NO HOSO-MICHI, *L'étroit chemin du bout du monde* (Basho, texte bilingue traduit et annoté par Alain Walter, WILLIAM BLAKE & CO. EDIT.),

Bonne lecture à tous et joyeuses fêtes de fin d'année. Que 2013 rime pour chacun d'entre vous avec bonheur, santé et créativité !

Danièle Duteil



Du bon usage du *haïku* dans le récit, dit *haibun*

Par Olivier Walter

(Ce texte est une extension et une continuité de l'article sur la « définition » du *haibun* paru dans le N°1 de *l'Écho de l'étroit chemin*, en septembre 2011)

La parcimonie du nombre de *haïku* dans la prose du *haibun* confère à celle-ci une autonomie plus fine et dévoile par la même ses limites inhérentes :

Autonomie, parce que la narration, ample, rythmée, ciselée, sériée et évocatrice induit une unité de ton et de valeur qui forme un « corps » linguistique et poétique indivis, renforcé par la présence poignante des poèmes.

Limites dans le sens où, sans la force ionisée du *haïku*, ce « corps » en serait bien moins vivant !

Si l'on compare métaphoriquement le *haibun* à un océan dont l'effet des vagues, les *haïku*, accentue les creux de la houle, ces tercets de poésie pure vivifient et intensifient la prose. Ils sont comme les empreintes d'un éternel retour sur l'étoffe du temps ; ils sont comme des retenues du souffle dans la respiration alternativement homogène ou saccadée, profonde ou agitée, ample ou arythmique de la prose.

Cet éternel retour - une forme d'éternel présent - ne s'apparente guère à la somme de milliers d'instants quintessenciée, mais à la présence d'une « saveur » qui élève tout objet des sens au rang de sujet célébré. C'est l'essence d'une perception, d'une expérience, et d'un souvenir au futur antérieur entre la chose et la parole qui palpite dans le *haïku* et valorise, condense et élargit tout à la fois la portée du récit.

Sur la partition sensée élaborée, construite et cohérente de la prose, le *haïku*, plus qu'une ponctuation sonore, visuelle ou sémantique, marque une pause ou un silence riche de sens inédits. Il n'est pas un signe, il est une note de musique.

Prose et *haïku* se combinent dans un rapport dialectique implicite et subtil. Il s'agit d'un dialogue entre narration et poèmes, une forme de « maïeutique » où le poète accouche la prose des *haïku* qu'elle contient sans le savoir... La réversibilité est tout aussi vraie : il émane des *haïku* des flux narratifs qui subtilisent le meilleur des deux genres.

C'est dans le tissu de la prose que naissent les *haïku*. Ils éclosent comme autant d'espaces interstitiels et points de convergence. Essence du rythme dans le corps même du texte, ils sont une condensation du langage : ils sustentent le plein par le vide ; ils nourrissent la prose comme un aliment aux fibres d'air et d'oxygène. C'est aussi par la substance et le filament du *haïku* qu'est tissée la prose.

Epiphanies de l'intelligible et de l'intangible, miroirs d'images et de significations en suspens, les *haïku* donnent plus à « voir » qu'ils ne disent ! Sitôt tracés dans le flux narratif, ils subornent la rhétorique de la prose, fût-elle riche : le sens n'entre guère par effraction : il y a consubstantialité entre signifiant et signifié.

Aussi, le *haibun* est un récit singulièrement chargé de sens : saisie au vol par le poème, la prose s'allège non par ses fleurs de rhétorique, mais sous l'effluve des *haïku*. La force de ces trois vers régénère le langage : celui-ci, raclé, perd de sa pesanteur. C'est pourquoi dans « la sente étroite du bout du monde » et dans les *haibun* qui suivront, Bashô réduit le nombre de *haïku* : leur intensité en est que plus vive ! Leur densité, plus irradiante.

La prose poétique, volontiers descriptive, démonstrative et circonstancielle se voit ainsi aérée, traversée, désossée par l'intemporel des *haïku*. Ceux-ci se renvoient leur écho comme dans une réflexion de miroir en miroir. Et la prose, dessaisie par l'irradiation sensible des poèmes, se recompose. Laisant de sa substance narrative au profit d'événements sans cause, elle fourmille sous l'effet d'un jeu kaléidoscopique...

L'économie du *haïku* dans le récit va renforcer le lien paradoxal entre la désignation inopinée, fulgurante et gratuite du premier, et la construction linéaire, séquentielle et logique du second.

Le *haibun* est un palimpseste de la poésie : derrière la trace d'une écriture narrative qui marie le discursif à l'Image se réécrit une Forme. Celle-ci parsème le parchemin de la conscience de traces inattendues et inouïes.

D'où l'art du bon usage du *haïku* dans le récit...



Haibun contre kabun

Par Danièle Duteil

Le N°1 de *l'Écho de l'étroit chemin* soulignait que le *tanka*-prose, ou *kabun* (de [*tan*]-*ka* : chant et *bun* : récit), constitue un genre assez prisé dans la sphère anglo-saxonne, tandis que la pratique s'avère plus rare en francophonie où le *tanka* fait encore, pour l'heure, moins d'adeptes que le *haïku*.

Les raisons de ce décalage n'intéressent pas aujourd'hui ce propos orienté, bien modestement, sur l'examen des éléments qui pourraient opposer le *haibun* et le *kabun*.

Une différence fondamentale apparaît certes : le *haibun* mêle prose et *haïku* tandis que le *kabun* associe prose et *tanka*. Mais après ?

Le *haïku* (rythme 5/7/5) est un poème non rimé qui restitue, à travers une scène vécue, une émotion fugitive en confrontant le plus souvent l'éphémère et l'éternel.

Le *tanka*, poème non rimé également, se compose de deux parties (rythme 5/7/5 - 7/7), dont la première donne à voir tandis que la seconde exprime en général des sentiments évoqués de manière discrète.

Le *haibun*, comme le *kabun*, sont des compositions généralement brèves.

Dans le *haibun*, le nombre de *haïku* est en principe restreint, limité parfois à un seul placé en tête ou à la fin de la composition. Mais on peut rencontrer aussi une série de *haïku* entrecoupés d'une prose parcimonieuse.

De nos jours, le *kabun* se présente, de manière plus systématique peut-être, comme un ensemble faisant alterner un paragraphe et un *tanka*. Plusieurs *tanka* se succèdent parfois et il n'est pas non plus exceptionnel que quelques *haïku* viennent enrichir l'ensemble.

Le *haibun* s'attache à une grande variété de sujets allant de la promenade au récit de voyage en passant par les expériences quotidiennes. Il peut laisser une large place à la nature ou bien investir davantage l'espace urbain, domestique, de travail... être autobiographique ou relever de la fiction.

Un large éventail de styles est admis, selon la personnalité des auteur.es : narration descriptive, récit merveilleux, au passé, au présent ou au futur, dans un langage simple ou plus soutenu, souvent poétique, parfois drôle ou encore surréaliste...

Le *kabun*, tel qu'il apparaît, principalement dans la blogosphère anglo-saxonne contemporaine, ne présente pas, à ce stade, de différences notoires avec le *haibun*. Ce qui vaut pour le *haibun* vaut également pour lui.

Incision dans le récit dont il constitue l'essence, le *haiku* crée la surprise dans le *haibun* grâce au passage de la prose à la poésie ou de la poésie à la prose. Il prend son essor dans les plis de la prose qui l'environne à moins, qu'inversement, la prose ne se nourrisse de lui s'il occupe la première position. Par conséquent, il entretient avec elle un lien étroit, subtil, qui cependant n'autorise nullement la redondance. Son rapport à la prose s'inscrit dans la continuité ou le contraste (de rythme par exemple), voire un changement total de direction. En offrant au réel, à « l'ici-maintenant » une brèche pour faire irruption dans le récit, il suspend le cours de la narration le temps d'un souffle.

Le *tanka*, dans le *kabun*, fonctionne-t-il différemment ?

Le simple passage d'un genre à un autre (prose/poésie - poésie/prose) déstabilise à l'identique.

Est-ce que le distique élargit en laissant place à l'expression des sentiments lui donne plus ou moins de force ? Il ouvre un espace supplémentaire qui touche l'intime du poète mais, encore une fois, toute redite doit être soigneusement évitée.

La question reste donc ouverte.

Une analyse plus subtile des effets de la combinaison *tanka*/prose conduirait-elle à d'autres conclusions ? C'est possible.

Pour l'instant, j'avoue ne pas trouver d'écarts conséquents entre le *haibun* et le *kabun*, mis à part le genre poétique l'auteur.e choisit de lier à la prose.

Sur bien des points, ma pensée rejoint celle de Jeffrey Woodward dans son introduction à *The Tanka Prose Anthology*.²

² *The Tanka Prose Anthology*, Edited with an introduction by Jeffrey Woodward, Modern Tanka Press, 2008.

Sélection haïbun

Thème : Le chemin



Couleurs

Par Alain Marsallon

Dix heures déjà, les berges du canal bruissent d'insectes.

La brume du matin
Par bouffées s'effiloche
Profil d'un héron.

Inspiré par le charmant tableau que pourrait faire cette large courbe ombragée de vieux chênes aux troncs moussus, j'installe mon chevalet au beau milieu du chemin.

Je m'apprête à déployer mon large parasol lorsque je vois au loin un point rouge semblant vibrer parmi tout le vert du feuillage printanier.

Il ne me faut pas longtemps pour identifier un adepte de la course à pied. Contrarié, je déplace légèrement mon attirail de peintre en pensant que s'il doit y avoir un va-et-vient incessant sur les berges de ce canal, je vais plier bagages et aller peindre ailleurs.

Une ou deux minutes plus tard, le coureur arrive près de moi.

Je constate qu'il s'agit d'une jeune fille vêtue d'un short blanc et d'une chemisette rouge vif.

Elle court avec application, le visage tendu par l'effort. Sa coiffure en queue de cheval se balance de droite à gauche au rythme de ses foulées.

Parvenue à ma hauteur elle me lance un « bonjour monsieur » appuyé d'un grand sourire et continue sa course sans jeter un coup d'œil sur la toile encore vierge posée sur le chevalet.

Je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse au milieu des hautes herbes du méandre suivant.

Alors, je me mets au travail en traçant succinctement le paysage au fusain.

Je n'ai jamais pu peindre directement ce que j'ai sous les yeux, il me faut toujours une esquisse, même légère, avant de mettre les couleurs.

Je compose ensuite ma palette avec quelques teintes pures directement sorties du tube: Un bleu outremer pour le ciel et les ombres, un gris, quelques jaunes, des ocres, un orange et du blanc.

À l'aide d'un gris pâle je place les zones d'ombre qui me serviront à juger de l'équilibre de ma composition avant de broser rapidement le ciel avec un bleu léger presque transparent.

J'essaie de capter au maximum l'atmosphère du lieu, la chaude clarté du jour tout neuf, la vibration des nappes vaporeuses du brouillard finissant et le doux balancement des grands saules.

Puis je pose les verts des feuillages en m'efforçant d'en capter toutes les nuances.

Mon pinceau virevolte de la palette à la toile, il butine et pose par petites touches les pigments colorés offerts à son appétit de création. Il faut faire vite : la lumière change rapidement, les contrastes s'atténuent à mesure que la matinée s'avance.

Lorsque je suis satisfait de l'aspect général de mon œuvre, je pose quelques éclats de lumière dans les reflets de soleil et je fais chanter la couleur des arbres avec des petits glacis orangés.

Pour une fois je suis content de mon travail, ce qui est rare.

Avec une brosse sèche j'harmonise les contours, je traque les bords trop francs, je rectifie la forme d'une feuille, l'orientation d'un brin d'herbe.

Je recule de quelques pas pour juger du résultat.

Allons ! Il faut savoir s'arrêter et puis il commence à faire trop chaud au bord du canal ; il est temps de partir.

Je range mes tubes, nettoie mes pinceaux et jette un dernier coup d'œil sur ma toile encore humide. Soudain, je m'aperçois que j'ai ajouté, tout au bout du chemin, un petit point rouge.



Le chemin de la Luzette

Par Hélène Massip

En voiture, on quitte le village par la route. On passe le petit rond-point, orné, depuis la dernière fête du bûcheronnage, d'un ours en bois aux formes anguleuses, taillé à la hache dans le tronc d'un hêtre. On monte entre une pente herbeuse et un lotissement de chalets - géraniums et volets clos.

à son gré le coq
lance son chant à la lune -
millepertuis

La route se resserre pour traverser le ruisseau. On connaît les trous, entre pierres et berges creuses, où chassent les truitelles, qu'on ne pêche plus. En contre-bas, les vaches et leur vaste domaine de champs et de forêts, leurs

échappées, parfois, jusqu'aux maisons, leur paisible indifférence, leur soif apaisée à longs traits dans l'eau courante et froide.

dans le sorbier sec
une alarme familière
envol d'un geai

Après le pont la lumière chute entre les arbres denses. La route monte, tourne, bascule en de légers dévers, des fossés imprécis, touffus.

graines d'ombellifère -
le vent léger les déplace
sans les séparer

Un carrefour à gauche. Panneau teinté de rouille. Anciennes bornes kilométriques aux chiffres qui s'effacent, champignons de ciment poussant à intervalles réguliers, tellement intégrées au décor qu'elles semblent appartenir à la nature plus qu'à l'équipement routier. Plus étroite encore, la route gondole. Le sol paraît vouloir se dépouiller de sa couverture de bitume. De part et d'autre s'ouvrent dans le bois des accès empierrés pour les camions et le matériel forestier. Arbres hauts. Le ciel comme un chemin bleu aux contours balayés, cimes agitées par le vent. Plusieurs fois, on croit atteindre le col, mais non, il faut descendre encore et remonter. On le reconnaît enfin, aux tables de pique-nique en bois installées depuis peu par les agents du parc. Au point le plus haut, pas de vue : les arbres, le ciel, la route.

insomnie d'été
sous une pluie de vœux -
Perséides

Cinq cent mètres plus bas, on arrête la voiture au départ d'un chemin. L'ombre raye le feuillage, brouille la vue. Un instant encore, le silence bourdonne de l'écho du moteur, puis on perçoit le froissement des feuilles, le craquement des brindilles sous les pas, la senteur mêlée des résineux et de l'humus. Immobile, on goûte les prémices d'une dense solitude. Un quart d'heure de marche pour s'accorder au lieu. Cri aigu d'une buse, invisible au-dessus des arbres.

Le chemin semble se terminer en cul-de-sac. Un panneau indique la présence de mouflons, recommande la discrétion. L'accès au sentier est caché par des broussailles, des arbrisseaux aux branches dures qui éraflent les cuisses, accrochent les manches. La forêt s'épuise vite et disparaît. La sente se ramifie

entre les rochers, où persistent de petits genévriers aux troncs épais et tordus. Le ciel immense s'ouvre. La chaleur frappe la pierre. Le vent, sans retenue, bute contre le corps du marcheur.

Avancer jusqu'à l'extrême pointe du roc. Bord du vide. Infini moutonnement des montagnes dans la lumière rase du matin. Brume légère. S'asseoir. Se faire pierre et vent. Dans la vallée, apercevoir quelques villages, des fermes accrochées à la pente.

Demeurer, saisi par le paysage et l'absence du temps.

schistes et granit
trois poignées de poudre grise
tes cendres au vent



LIGNES DE VIE

Par Monique MÉRABET

le maïs ruisselle
entre mes doigts
grain de beauté de Grand-mère

Les mains de l'aïeule disparue depuis si longtemps... Mon regard d'enfant fasciné - un peu choqué aussi - s'accrochait au réseau de veines saillantes que je lui avais toujours connu et que je n'aurais osé parcourir malgré la tentation d'y promener ma menotte hésitante : *ti shemin, gran shemin...*

Ses mains de grâce et de plénitude des heures sagesse. Même les rides sillonnant le chagrin de leur épiderme fatigué, s'anoblissaient, nervures du temps, sentiers de vie qui s'entrecroisent âge après âge pour mener vers l'aboutissement.

chemins de rides
les secrets de sa vie
- la mienne ?

Les mains de Grand-Mère. Peut-être en éprouvais-je un zeste de répulsion, une crainte prémonitoire. Je contemple mes mains, aujourd'hui : si semblables aux siennes.

Reg bleuté que le vent du destin fait frissonner de mille plis, moutonnement où s'échoue le caillou d'une île grenue, mouche de beauté transmise de génération en génération.

la claque au moustique
pas eu le temps de lire
mes lignes de vie

Lignes du destin, ornières du temps ! On a coutume de les déchiffrer sur la surface lisse et potelée de la paume de la main. N'est-ce pas plutôt le dos parcheminé d'une main vieillie qui se fait réceptacle de tous les chemins parcourus, de la caravane des bonheurs et des peines, de chaque événement jalonnant notre existence ?

N'est-ce pas le dos de la main qui finit par se couvrir d'écailles pour nous ramener à une possible filiation reptilienne, une ère d'avant l'humanité, jaillie des profondeurs océanes et qui se perd dans la nuit des temps ?

Les stigmates sacrés que laisse le hasard comme traces d'un héritage inscrit dans nos gènes, c'est là que nous les retrouvons.

l'oignon en rondelles
ce même pli des lèvres
qu'avait ma mère

Lorsque mes mains reproduisent fidèlement les gestes ataviques dédiés aux tâches essentielles des préparations culinaires, j'ai pleinement conscience d'arpenter les chemins esquissés par les lignées de femmes qui m'ont précédée. C'est alors que je me sens à ma place dans un univers ordonné, à l'endroit exact où m'ont menée leurs routes : lignes droites parfois, mystérieux détours le plus souvent. Mes propres zigzags rejoignent leurs parcours pour se perdre dans les brumes du temps, perpétuant le cheminement immanent de la vie. Est-ce du temps de mon enfance sauvageonne que je garde imprimés dans ma chair tous les petits sentiers venus du fond des âges ?

Ces femmes dont le visage s'estompe, ont-elles tracé la voie que j'ai suivie moi-même ?

Pistes pour une âme en même temps qu'une fillette aux boucles brunes sillonnait les petits chemins courant à travers les champs de canne, de géranium, de bananiers, sentiers bordés de corbeilles d'or, de capucines, menant aux lisières des fourrés, se perdant aux cailloux d'une ravine...

réseaux des racines
enveloppant la terre d'une île
forêt primitive

Et moi, quel commencement de route aurais-je généré pour l'enfant d'aujourd'hui qui se promène à l'ombre des grands arbres ? S'en souviendra-t-il un jour, quand j'aurais atteint l'autre rive ?

éclats de rire
trottinant à mes côtés
sa main dans la mienne



À l'ombre du chemin

Par Choupie Moysan

Je n'étais pas partie pour aller loin. D'entre mes mains, elle m'échappait. Sans tousotement elle s'éteignait peu à peu, me glissait entre les doigts. J'étais si impuissante à impulser une accélération à ma voiture qu'elle m'entraîna et, à bout de souffle, épuisée, s'arrêta.

Suspendu sans bruit
le fil de l'air s'est rompu -
à toute vapeur

Au-dessous de la route, j'entends l'eau sans la voir : son bruit change selon le vent. L'endroit est sombrement arboré. Le dépanneur mettra un certain temps avant de nous secourir. Alors quoi faire ? Prendre le moment comme il vient, explorer les environs proches ? Un oiseau se fait entendre à quelque distance. Un motif court... Qui sait ? Peut-être un loriot... Il me semble être de l'autre côté du monde. L'humeur est grise, juste une envie d'embellie. Le chant de l'oiseau reprend moqueur, presque liquide dans cette touffeur du plein été, odeur de transpiration et parfum de terre mêlés. Oiseau porteur d'eau qui m'engage à aller vers cette fraîcheur en contrebas, dans ce labyrinthe de verdure, autant dire un autre monde.

Sur le sol pentu
l'ombre portée des arbres -
barreaux écartés

Je m'enfonce d'un pas peu sûr, prudemment, j'avance. Les couleurs qui palpitaient jaune-vert, s'harmonisent maintenant en camaïeux de verts rafraîchissants. Je sens la présence de l'eau, elle m'attire... Les cailloux roulent dans la pente qui absorbe mon pas. De vifs moustiques m'escortent.

Sans vouloir trop m'éloigner de la route, j'ai le sentiment que le chemin, que dis-je cette sente, m'entraîne vers le lieu où palpite la vie : l'eau. Bien que je m'agrippe pour freiner ma descente, je me sens happée par des branches basses qui me propulsent de l'une à l'autre malgré moi, tout en prévenant ma chute. Farandole « elfique » qui ne me déplaît pas dans cette pénombre propice aux

sortilèges : « *je suis admis par la nature au plus retiré de ses divines demeures* », écrivait C.F. Ramuz.

Dans le vert profond
surgit un tronc de bouleau -
douce peau glabre

Après ce qui me semble être un long périple, le sol peu à peu se redresse et moi avec. Un carré de ciel fait rutiler le feuillage et chatoyer l'eau du ruisseau bordé de berges moussues. La température est agréable. Tant pis pour les moustiques, qu'ils se gavent !

Après la tétée, je m'assieds sur une pierre et me mouille la nuque. Vidée, j'éprouve cependant le sentiment de retrouver la pleine saveur de la vie. Je souffle. Trois pierres bancales jalonnent le cours d'eau, mon pied s'y pose...

Pâleur sur le gué
Hokusai le franchit
-- J'empruntai son ombre



Photos Danièle Duteil



Coup de cœur

Par Danièle Duteil

Lignes de vie, de Monique MÉRABET

C'est un *haïku* qui ouvre le *haibun* sur la magnifique image du maïs ruisselant, entre les doigts de l'auteure, comme pépites d'or nées du soleil et de la terre. Une focalisation forte, dynamique, sur une vision riche de symboles d'abondance et d'énergie vitale fertilisante. L'enchaînement *haïku* / prose s'effectue naturellement grâce à l'habile déplacement du regard vers le « grain de beauté » qui orne la main et ravive *ipso facto* le souvenir de l'aïeule disparue.

Dès lors, le fil d'Ariane qui unit les deux femmes devient visuellement palpable sous l'« épiderme fatigué » des mains de la grand-mère, à travers tout un « réseau de veines saillantes », de « rides » et de « nervures du temps » où coulent la sève et l'histoire secrète d'une vie, d'une lignée.

Le second *haïku* arrive naturellement, il coule de source si l'on peut dire, produisant, avec la prose qui le suit et qui s'inscrit en lui, un effet miroir :

« Je contemple mes mains, aujourd'hui si semblables aux siennes ».

La transmission s'effectue de main à main, gravée au sceau « d'une mouche de beauté », empruntant d'un « reg bleuté » de veines et de rides le labyrinthe qui, tel une matrice, protège en les nourrissant la connaissance et le savoir.

Le troisième *haïku* fait violemment diversion : « la claque », réflexe venu du fond des temps, rompt soudain le rythme de la prose tout en rapprochant encore davantage du sujet central, celui de la transmission et de la filiation. « Lignes de vie », « lignes du destin », stigmates portés par le dos de la main, semblent procéder du cerveau primitif, « reptilien », d'où refluent les atavismes.

Le *haïku* de « l'oignon coupé en rondelles » est lui aussi particulièrement surprenant et riche de sens : sa rondeur renvoie à celle du cerveau évoqué précédemment tandis que sa structure feuilletée évoque les circonvolutions de

ce même cerveau. Couches successives qui s'empilent et que la main libère pour mieux en explorer les méandres d'où surgirait la vérité première. Ainsi s'opère, comme par magie, à la faveur du geste reproduit, hérité de l'aïeule, la fusion identitaire entre mère et fille symbolisée par le « pli des lèvres ».

La mémoire remonte alors tout naturellement à l'enfance et aux origines. Évitant toujours soigneusement le piège de la redondance, l'avant-dernier *haïku* creuse jusqu'aux tréfonds, vers les racines enfouies de l'être, pour laisser affleurer dans la prose finale un ultime questionnement sur le sens de la vie.

La réponse arrive en « éclats de rire », dernier rebond du *haïbun* porté par le *haïku* de clôture, nouveau sursaut de vie transmis encore une fois de main à main, celle de l'auteure, devenue elle-même grand-mère, enveloppant la menotte de sa petite-fille : superbe tableau d'abandon confiant à l'ordre des choses et à la destinée.

Félicitations à l'auteure qui a traité de manière très originale et fort talentueuse le thème du chemin. Voici un bel exemple de *haïbun*.



Atelier *haïbun*

Kukai du 24 novembre 2011

Haïbun 2

Animation : Jean Antonini

Participant.es : Annie Reymond, Patrick Chomier, Jacques Beccaria, Catherine Guyot, Christian Lherbier, Danyel Borner, Marie-Thérèse Peyrin, Michèle Rodet

- Proposition 1 : Chacun.e choisit un court texte en prose parmi les échantillons proposés (textes de Clarice Lispector, Robert Walser, Marguerite Duras, Sei Shonagon).

A partir du texte en prose, écrire un ou plusieurs *haïku* pour en faire un *haïbun*.

Lecture.

- Proposition 2 : Chacun.e choisit dans un livre un ou plusieurs *haïku* et écrit le texte en prose pour en faire un *haïbun*.

Lecture.

- Proposition 3 : Chacun.e écrit un *haïbun* complet : 10 à 15 lignes de prose + un ou plusieurs *haïku*.

PROPOSITION 1

HYPOTHÈSE

Par ailleurs, aujourd'hui je suis un peu fatiguée et c'est du plaisir de la fatigue douloureuse que je vais parler. Tout plaisir intense atteint le seuil de la douleur. C'est une bonne chose. Le sommeil, lorsqu'il vient, ressemble à un léger évanouissement, une pâmoison d'amour.

Mourir doit être ainsi : pour une raison quelconque être si fatigué que seul le sommeil de la mort compense. Mourir parfois semble un égoïsme. Mais celui qui meurt parfois en a grand besoin.

Est-ce que mourir est le dernier plaisir terrestre ?

Seuil de la douleur
Je sors dans le jardin
regarder la lune

Jeté dans le vide
Penchée à la fenêtre
la famille regarde

Léger évanouissement
Ô ! que s'est-il passé ?
Aucun souvenir

Clarice LISPECTOR/Jean ANTONINI

MAL DE MUSÉE

Je ne peux pas appeler autrement cette douleur qui ne me vient que lorsque je parcours des musées. A peine je commence à marcher et à m'arrêter devant les

tableaux que je sens la douleur dans l'épaule gauche, c'est toujours la même.
J'aimerais savoir de quoi il s'agit. Une douleur due à l'émotion ?

La muse a-musée
me regarde
au fond du cœur.

Clarice LISPECTOR/Annie REYMOND

S'il ne tenait qu'à moi,
je serais chargé d'ans et de fatigue.
Mais par égard pour le monde,
j'ai vu qu'il était trop tôt pour vieillir.
Vous fatiguer ne serait pas aimable,
et je suis donc infatigable.
J'ai mimé la jeunesse, et je suis resté jeune
et tout cela, pour l'amour
des autres et de moi-même.
Aimant lever les yeux vers la divinité,
je l'ai laissée me rabrouer
pour la joie de mon cœur dévoué.
Fou, bien sûr, qui ose
aimer, mais il en sort toujours quelque chose.

Seul dans la campagne
Je pense à vous mes amis
Le souffle du vent

Robert WALSER/Jacques BECCARIA

C'est peut-être une des plus importantes expériences humaines et animales.
Celle de demander de l'aide et, par pure bonté et compréhension de l'autre, de
recevoir cette aide. Peut-être cela vaut-il la peine d'être né pour qu'un jour en
silence on implore et en silence on reçoive. J'ai déjà demandé de l'aide. Et on ne
me l'a pas refusée.

Dans la glace
le reflet d'une autre nuque -
vapeurs de thé

J'ai eu alors l'impression d'être un tigre dangereux avec une flèche plantée dans ma chair, en train de guetter les gens peureux pour découvrir celui qui soulagerait sa douleur. Et alors une personne avait senti qu'un tigre blessé n'est pas plus dangereux qu'un enfant. Et s'approchant du fauve, sans craindre de le toucher, elle avait arraché avec soin la flèche.

Une perle de sang
chaque piqûre un supplice
pour elle

Et le tigre ? Non, il y a des choses pour lesquelles ni gens ni animaux ne peuvent remercier. Alors moi, le tigre, j'ai lentement virevolté devant la personne, j'ai hésité, j'ai léché une de mes pattes et ensuite, puisque ce n'est pas la parole qui a de l'importance, je me suis éloignée silencieusement.

Lourdes tentures
comme rideau de théâtre -
une plume vole

Clarice LISPECTOR/Danyel BORNER

Trouville pourtant il y avait la plage, la mer, les immensités de ciels, de sables. Et c'était ça, ici, la solitude. C'est à Trouville que j'ai regardé la mer jusqu'au rien. Trouville c'est une solitude de ma vie entière. J'ai encore cette solitude, là, imprenable, autour de moi. Des fois je ferme les portes, je coupe le téléphone, je coupe ma voix, je ne veux plus rien.

Imprenable la mer
ne répond pas au téléphone
Oreilles ensablées

Me coupant la vue
ton vieux téléphone marin
Solitude Orange

Et c'était ça
La voix de ma vie entière
La Plage ou Rien

Trouville change
ma solitude enrôlée
La porte crisse

Marguerite DURAS/Marie-Thérèse PEYRIN

Mystères d'un sommeil

Une mer de sable
De tout petits grains
Me ferment les yeux

Je suis plongée dans le sommeil. Et même si cela paraît contradictoire, doucement soudain le plaisir d'être en train de dormir me réveille en sursaut dans la même douceur. Je suis réveillée et je sens encore le goût de cette zone rurale ou souterrainement je propageais de mes racines les tentacules d'un rêve.

Se laissant porter
Une méduse aux longs fils
Jusqu'aux petits cailloux

Clarice LISPECTOR/Catherine GUILLOT

PROPOSITION 2

*il veut passer la nuit
avec moi
le papillon de nuit*

m'a-t-elle écrit, et j'ai aussitôt envisagé le pire. Elle est tombée amoureuse d'un bombyx, ces grands papillons qui portent sur le thorax une tache noire en forme de tête de mort. Elle est tellement blonde ! Elle l'a séduit dans l'instant, c'est sûr ! Et dans le lit, la bête a certainement été désorientée. Elle est si exigeante, elle aime le poison et la vélocité.

*regarder les nuages
les sentir glisser profondément
en soi*

Jeanne PAINCHAUD/Jean ANTONINI

Du coup je suis montée à pied. Encore une fois l'ascenseur est bloqué quelque part dans les étages.

*Fidèle à son coin
compagne de mes humeurs
l'araignée.*

Arrivée dans mon 5^{ème}, je ferme la porte derrière moi, je bois un grand verre d'eau et me poste devant la fenêtre.

*inclinaisons mauves
Le soleil arrondit les champs
paresse de mars*

Annie REYMOND/Anne-Lise BLANCHARD

Marcher. Sans but, marcher. Sac à l'épaule et carnet en poche. Marcher tous les sens en éveil. Déjà le soleil écrase et dévore.

*Le corbeau lui aussi
peine à porter son fardeau
dans cette ville aux mille bruits*

Sur les trottoirs, la foule se presse, s'agite. Trouver un parc, des arbres, de l'ombre.

*Seul le blanc des yeux
illumine cet homme
dans le noir ruisseau*

Longer la rive. Écouter le froufroutement soyeux des canards et des foulques qui s'ébrouent et se disputent.

*A l'eau du canal
l'adolescente lave l'ébène
de ses longs cheveux*

Je pose mon sac. Je prends mon crayon et ouvre mon carnet...

Jean-Louis d'ABRIGEON/Michèle RODET

La branche est là, à portée de main. Même pas besoin de te hisser sur mes épaules. Pourtant tu le demandes. A l'aise, confortable pour faire provision dans les replis de ton long pull. Céder à la tentation c'est être condamné à dévorer ce qui ne tient pas dans chaque main et ne serait que jus en poche.

*Figues fraîches
frissons ou fantasmes
du fruit des fendues*

(André Cayrel)

Une après-midi d'été indien, paresseusement éloigné du bruit de la ville, nous avons bien le temps. Nous avons tout le temps. Nous l'avons consommé quand même...

*Même poursuivi
le papillon
ne semble jamais pressé*

(Garaku)

Quelques hivers, trop longs hivers. Sans doute autant d'étés, qu'on m'apporte des preuves ! La ville a grignoté, les murs font une crise de croissance, plus loin est encore plus loin...

*Au fond du tiroir
à qui
cette mèche de cheveux noirs ?*

(Pierre Peuchmaurd)

Mr Aïe Boum voulant devenir écrivain subventionné, prit ses quartiers non loin de l'Hôtel de Ville. La notoriété des étoiles, dans la nuit bleue des lampadaires, prit ombrage de cette concurrence déloyale.

*L'arbre très penché
Au vieux tronc tout torsadé
paraît increvable*

(Hervé Julien, Un frisson d'herbe)

S'il suffisait (Monsieur !) de s'installer près des quais pour faire bombance mondaine et allégeance à Bashô ou à Victor Hugo, ça se saurait ! Nul n'est poète à son profit et Photoshop n'y est pour rien !

*Se fier à son nez
Au rayon des cosmétiques
pour magasiner*

(Diane Descôteaux)

Vous qui mangez du pain, buvez du vin et écrivez des livres... Faites donc des Formations !

Marie-Thérèse PEYRIN

*Ah ! le rossignol
même en présence d'un prince
son chant est le même*

ISSA / J. BECCARIA

Un café près du métro. Deux hommes, deux tables, deux croissants.

*Rafales de vent
Impossible de lire
La page météo*

Après le petit déjeuner, la petite promenade, les yeux sur les chaussures. Petite entrée du parc, chacun avait voulu que l'autre passe en premier, avant de prendre deux chemins différents. Cette fin d'automne leur avait donné envie de jouer aux échecs, avec les pièces géantes posées au bord de l'échiquier brun et beige.

*Jeu de cartes
Le vent retourne
La dame de cœur*

Catherine GUILLOT/Gilles BRULET

PROPOSITION 3

Ce matin, dans ma boîte mail, des photos, promises. Je les ouvre. Des mouettes, l'hiver sur les rives d'un lac. Personne. Seulement le ciel, les mouettes, l'eau, le rivage.

Ah ! La lumière
ne s'encombre pas de voir -
comment fait-elle ?

J'observe le cadrage, la sensibilité, le point de vue... Ces clichés me parlent. En moi, monte, insaisissable encore, la musique de réponses. La correspondance est nouée. Je suis touchée.

En vol, les oiseaux
ignorent où se poser -
se fier au monde

Ouvrir ma boîte mail. Répondre...

Michèle RODET

L'infographiste ivre
gratuit et bénévole
a pris un R.T.T.

La queue du pain
sur la place de l'Opéra
Les pigeons dorment.

Marie-Thérèse PEYRIN

Merde ! J'ai oublié de rappeler ce client, il faut que je tombe sur lui, c'est pas de bol....

Il faut que je pense à lui dire de mettre un peu d'argent sur ce compte et la télé qui ne marche pas. Je ne verrai pas cette émission avec Michel Onfray c'est fou tous ces gens qui ont un avis sur lui, sur son travail sans jamais l'avoir lu... oh zut j'ai oublié de donner à manger aux chattes... non je ne me lève pas... si ça gèle demain, le tuyau dehors va geler...rude...c'est quoi ce bruit dans la cuisine...

Pensées parasites
Ne pas trouver le sommeil
Longue est la nuit

Christian LHERBIER

Rentrer dans un bar. Boire un verre. Discuter avec des amis. Prendre son temps ; bien au chaud.

au bord du trottoir
frime et piétinements -
fumée d'hiver

Annie REYMOND

Un arrosoir rouillé dans une main, un livre dans l'autre. Il abreuve ses sillons en déclamant de la poésie. Les jardiniers sont souvent poètes mais les poètes ont-ils la main verte ? C'est un plaisir sans cesse renouvelé de l'observer et de l'entendre depuis la fenêtre de la cuisine.

Murmure de l'eau -
pour des spaghettis al dente
8 minutes

Hier la pluie a cinglé les parois de la petite serre au fond du jardin ainsi que les bacs réservoirs et le fer de bêche à l'abandon avec presque une harmonie de notes. Toutes les nuances de gris se découpaient sur les vitres, si je n'avais abandonné une certaine rigueur vestimentaire, c'eût été une idéale journée de repassage.

Au loin la sirène -
poudre de cacao
sous les ongles

Aujourd'hui l'alligator en paille tressée a mauvaise mine. Détrempé, maculé de boue, sa partie creuse abreuve le vieux et ventru Chartreux aux yeux de cuivre venant d'on ne sait où et squattant les maisonnées tous les soirs à la même heure. La douceur est presque là, demain, les pieds secs.

Tiens, du Prévert !
Les rosiers jaunes
ont toujours soif

Danyel BORNÉ

Quelques reflets mouillés
Bleu électrique, blanc cassant
Lune froide

Il fait nuit à Lyon. Voitures pressées, gens fatigués. Les fenêtres de l'appartement d'en face m'attirent; il ne faudrait pas. J'y reviens. Hypnotisée par la chaleur de l'abat-jour rouge.

Rumeur de la Vogue
Plein de gens tout seuls
Tirs de carabine

Une silhouette en a croisé une autre derrière les fenêtres encadrées de bois usé.
J'ai retrouvé mon fauteuil.

Catherine GUILLOT

Ah ! rude journée
Demain est un autre jour
Silence des cimes

Jacques BECCARIA

ANNONCES

LES RENDEZ-VOUS L'AFAH

**SAMEDI 18 FÉVRIER 2012
MAISON DE LA POÉSIE DE POITIERS**

Journée *haïku* organisée par Jean-Claude Nonnet, à partir de 10h.
Présentation *haïku*, suivie d'un *ginko* et d'un *kukai*, lectures, dédicaces.
Participation de Gérard Dumon et de Danièle Duteil.

**SAMEDI 10 MARS 2012
LA ROCHELLE**

L'AFAH (en partenariat avec l'AFH, Association Francophone de Haïku) participe au programme du **Printemps des Poètes 2012** de l'Association Larochellivres, écrivains en 17.

- **SOIREE POÉSIE** autour du *haïku*, à partir de 18h30, au Centre intermondes - 11 bis rue des Augustins -17000 La Rochelle
- **EXPOSITION** *haïku / haïga* de l'AFH
- **CONFÉRENCE** en trois temps : *Le haïku, l'enfance de l'art ?*

Atteindre la simplicité, par Jean Antonini / *La suggestion dans le haïku*, par Danièle Duteil / *Introduction au haibun*, par Meriem Fresson

- **LECTURE** : *haïku* japonais anciens, par Keiko-Tajima Rossignol / *haïku* contemporains extraits de *Regards de Femmes* (dir. Janick Belleau, Adages, 2008) et de *3 feuilles sur la treille* (Janick Belleau, Danièle Duteil, Monique Mérabet, recueil de *haïku* à paraître aux éditions L'iroli, fin février 2012), par Janick Belleau.
- **DÉDICACES**
- Prolongation possible par un **CAFÉ-POÉSIE**.



SAMEDI 17 MARS 2012
PALAIS DE LA MÉDIATHÈQUE DE PUTEAUX

- **Matin**

10h-13h : ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AFAH

Au Palais de la Médiathèque de Puteaux (auditorium), 122 rue de la République, 92800 Puteaux.

- **Après-midi**

16h-17h30 : CONFÉRENCE SUR LA POÉSIE BRÈVE JAPONAISE (*tanka*, *haïku*, *haibun*) par Janick Belleau, Danièle Duteil et Meriem Fresson (auditorium).

17h45-19h : Renku ou renga.

Invité : Le kukaï de Paris.

Possibilité de déjeuner ensemble à 13h15 à proximité (La Coupole d'Argent, 1 rue Chantecoq ; 12 € environ).

EXPOSITION : 16-31 MARS (hall de la médiathèque)

Histoire du *haïku*, *haïku* et *haïga* (exposition de l'AFH)

« *Haïsha cha ba da ba da* », clin d'œil à Claude Lelouch, de Patrick Fétu.



SAMEDI 27 MARS 2012
HAUTE VALLÉE DE CHEVREUSE

L'AFAH s'associe au Salon du Livre de la Haute Vallée de Chevreuse (Association Lireval), qui se déroulera du 25 au 31 mars 2012.

Dimanche 25 mars, une balade gourmande et contée ouvrira les journées Lirenval : dans le parc naturel de la Haute Vallée de Chevreuse, un superbe **parcours jalonné de haïku** et de haltes gourmandes entre la Ferme de Coubertin (78470 Saint-Rémy-Lès-Chevreuse) et la Ferme de Fanon (Route des Essarts, 78720 Senlisse). A l'issue de la promenade, un **atelier haïku** sera proposé.

Envoyer avant le 15 février 3 haïku sur le thème de la gourmandise à Danièle Duteil : danhaibun@yahoo.fr

Le *haïku* qui aura obtenu le plus de voix sera primé.

Cette promenade sera aussi l'occasion idéale d'écrire un haibun.



**WEEK-END DU 18-20 MAI 2012
LUDLOW, SHROPSHIRE
ANGLETERRE**

Une intervention sur le haibun, par Meriem Fresson, est prévue au cours des journées du 18-20 mai de la British Haiku Society (BHS Residential Weekend).



**WEEK-END DU 22-24 JUIN 2012
FOLKESTONE
ANGLETERRE**

Une rencontre en comité restreint aura lieu, sur invitation de David Cobb et de la British Haiku Society (BHS), du 22 au 24 juin 2012, à Folkestone.

Cette première rencontre permettra de confronter des idées et des propositions de part et d'autre (50/50), afin de préparer la rencontre officielle, anglo-française, à Folkestone, au printemps 2013.

Renseignements et inscriptions pour 2013 : danhaibun@yahoo.fr



APPEL À HAIBUN

L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN

Pour l'Écho de l'étroit chemin N° 3 : « Avant la pluie » ou thème libre (pas moins d'une page et demie à deux pages, ARIAL 12). Envoi avant le 31 janvier 2012 : danhaibun@yahoo.fr

Pour l'Écho de l'étroit chemin N° 4 : « Le passage » ou thème libre. *Haïbun court* (une page et demie au maximum, ARIAL 12). Envoi avant le 30 avril 2012 : danhaibun@yahoo.fr

PARUTION

Le haïku en herbe, d'isabel Asúnsolo, illustré par Jessica Tremblay, éditions L'iroli, ISBN 978-2-916616-18-6, décembre 2011.

« Comment écrire et faire écrire des *haïku* ? Qu'est-ce qu'un bon *haïku* ? Qu'est-ce qui remplace le *kigo* dans le *haïku* contemporain ? Et bien d'autres questions que vous vous posez - et leurs réponses - se trouvant dans ce livre. »

Quelques pages sont consacrées à l'écriture du *haïbun*.

12 € (au lieu de 15 €), en souscription, avant le 15 janvier 2012 : Editions L'iroli, 10 Place du Plouy-Saint-Lucien, 60000 Beauvais, France (Indiquer adresse complète, e-mail et nombre d'exemplaires désirés).

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de *Haïbun*, l'Étroit chemin)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

PAYS :

TÉLÉPHONE :

E-MAIL :

* **TARIF ANNUEL : 10 €** à régler par chèque libellé à l'ordre de Gérard DUMON, trésorier de l'A.F.A.H. Et à adresser à Gérard DUMON - 14, rue du Général SARRAIL - 17450 FOURAS- FRANCE.